

LE TEMPS

4 novembre 2003

Etienne Daho : «Je suis convaincu que de décrire ses émotions est une forme d'engagement»

propos recueillis par Nicolas Julliard

Portant à merveille ses vingt ans de carrière, le Dorian Gray de la francophonie renoue dans «Réévolution» avec le versant le plus classique de sa pop évanescence. Rencontre avec l'un des pères de la «nouvelle chanson française».

Etienne en méforme. Piégé par un virus insidieux à l'heure d'affronter la presse, le chanteur de charme fait grise mine et s'en excuse. «Le pire, explique-t-il, c'est les oreilles, qui sont bouchées en permanence.» Silhouette menue, brosse drue d'éternel adolescent, Etienne Daho n'est manifestement pas disposé à condamner de sitôt ses écoutes auditives. «Fan de musique» depuis toujours, l'homme professe, à 47 printemps, une admiration sans bornes pour la scène électronique parisienne, tout en fustigeant la nostalgie ambiante qui voit de jeunes groupes repiquer sans audace leurs valeureux aînés. D'où la relative déception qu'accompagne la découverte de Réévolution. Nouvel album aux guitares bavardes, dont la moitié des titres dévoile un Daho de routine, jouant ses acquis sans prendre toute la mesure de ses innovations récentes (les ambitieux Eden, 1996, et Corps et armes, 2000). Reste alors une poignée de titres savoureux, dont les duos avec Charlotte Gainsbourg et Marianne Faithfull constituent l'attrait majeur d'une Réévolution de velours vouée aux délices troubles de l'amour passion. Confessions.

Le Temps : Dans la chanson titre du disque, vous répétez ces mots: «Debout et le poing levé.» Avez-vous conçu «Réévolution» comme un disque politique ?

Etienne Daho: Non, certainement pas. Ce titre m'est venu rapidement, au début du travail, mais il n'est pas lié à une thématique globale. Je ne fais pas état d'un engagement politique, mais d'un sentiment personnel, car toutes mes chansons parlent d'amour. Même si je suis convaincu que, pour un homme en particulier, tenter de décrire ses émotions est une forme d'engagement. Dans cette chanson, j'avais simplement envie de saisir ce moment dans lequel nous vivons. Depuis deux ans, le monde est quand même assez éprouvant pour nous tous, et ce texte exprime un souhait.

Celui de retrouver l'esprit critique de la contre-culture pour pouvoir se battre contre ce monde qui ne nous convient pas.

Dans ce contexte, vos nouvelles chansons d'amour font état d'une certaine violence évoquant par endroits le sadomasochisme...

Oh la la! N'allez surtout pas croire que je sois un adepte de ce genre de pratiques! (Rires.) Tout ce que je voulais exprimer, c'était le rapport entre celui qui souffre et celui qui fait souffrir, qui est un schéma assez classique dans les histoires de couple. Le concept artistique du sadomasochisme, en revanche, m'est depuis longtemps familier, que ce soit chez Warhol avec la danse du fouet de Gerard Malanga ou dans la chanson «Venus in Furs» du Velvet Underground. Un ami m'a conseillé de lire le livre qui avait inspiré cette chanson, «La Vénus à la fourrure» de Sacher-Masoch, et j'y ai trouvé des idées qui me correspondaient. Il y avait notamment une phrase que je trouvais très belle et que je voulais faire lire à Marianne Faithfull, qui est elle-même – chose que je ne savais pas alors – une descendante de Sacher- Masoch ! C'est de là qu'est né ce duo, «Les liens d'Eros».

Ce disque renoue avec une forme de pop classique évoquant ici et là vos débuts. Que pensez-vous du retour en grâce des années 1980 que connaît aujourd'hui le monde de la pop ?

Si cela permet de réévaluer des disques importants, tant mieux. Mais je n'arrive pas à m'emballer pour ces nouveaux groupes qui font de la sous-télévision ou de la sous-Human League. Je connais trop tout cela par coeur. Je préfère aujourd'hui écouter des gens comme Blur, Air ou Phoenix, qui ont une démarche à laquelle je peux m'identifier: celle qui consiste à créer quelque chose d'authentiquement personnel à partir d'influences très diverses.

Aujourd'hui, après plus de vingt ans de carrière, quel regard portez-vous sur votre parcours ?

Je n'écoute pas beaucoup mes anciens disques, mais je me suis rendu compte, en reprenant certaines chansons sur scène, qu'elles étaient souvent bien moins légères que ce que l'on en avait perçu à l'époque. Mon problème, c'est que je cherche toujours la même chose en musique. C'est pour ça que je m'entoure de gens qui peuvent m'apporter autre chose, sinon je crois que je ferais toujours la même chanson ! Le dernier disque que j'ai imaginé tout seul, c'est Paris-Ailleurs (1991), et je sais que ce que j'aime, ce que je veux entendre, ce sera peut-être toujours celui-là. J'ai toujours en tête les mêmes suites d'accords, les mêmes mélodies qui me procurent de l'effet, alors j'écris la chanson, et puis quand je la réécoute, je me dis: «Ah non, celle-là, tu l'as déjà faite.» Malheureusement, on ne dispose que de peu de notes et de mots pour enrichir le genre.